

Le ciel commence à travers les arbres rouges

Michel Pleau

Number 85, Spring 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14754ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Pleau, M. (2000). Le ciel commence à travers les arbres rouges. *Moebius*, (85), 129–133.

MICHEL PLEAU

Le ciel commence à travers les arbres rouges

la terre avec le vent soulève le passé

Juan Garcia

visiblement la mort est un visage
tombé entre les arbres
le ciel la lumière engloutie de l'enfance

il se peut que la nuit disparaisse
sous la bêche du jour

la neige s'ennuie à voix basse
n'entend plus l'éternité
soulevée par la blancheur

j'en oublie la meule et j'en oublie le pain
la lampe nage dans ses propres eaux
laissant sur les murs un fleuve inquiet

l'horizon connaît la lourdeur de ton corps
et le sommeil des barques frissonnantes

*

j'entends les moulins anxieux d'autrefois
le ciel moisi d'ignorance

ta voix redonne à l'éternité
une genèse qui manquait
l'abandon nécessaire arraché aux ruines

je veille sur la neige
comme un fruit imaginaire

*

que sais-tu de l'érosion sonore de l'homme
sinon le pont qui délivre l'eau
et la sève de tes pas

cette nuit-là la terre affolée
a recommencé un nouveau corps

le soleil plonge sous les eaux premières
un vent ingouvernable arrache
la lumière ensevelie des dormeurs

les coffres révèlent le désir des arbres

il convient d'atteindre
les brasiers antérieurs à la neige rouge
du premier baiser

*

sur tes lèvres accourt
le peu d'espace qui reste

arraché aux murmures
tu deviens la terre pleurante
à qui le sommeil confie ses lectures

sourdement tu t'éloignes
de tes rêves
des cloches mesurent l'espace bref

tu descends le soleil
jusqu'au fleuve d'où émergent
les dés assoiffés du réel

le temps cherche tes mains
pour éveiller des ombres un peu lourdes
arrondir le feu qui attend

*

faut-il cueillir l'ombre
que ton corps donne
oser le rapprochement

le ciel commence
à travers les arbres rouges

le soleil ouvre ses écluses
et lance des ailes brèves
chaque pierre referme un chant de douleur
qui alourdit le passé

le lointain a des racines inquiètes

l'amour jette une lumière engourdie
sur la solitude
les herbes accueillent tes confidences

au sommet de l'empierrement
des moissons imaginaires m'attendent

*

le parfum de l'orage
assombrit le fleuve

la terre ouvre le vitrail des arbres
le soleil comme une roue égoïste
reprend la nuit

l'une après l'autre les ombres
retrouvent mes pas

la grande absence
charrie ses terres anxieuses

*

la lumière retient dans ses branches
la voix de l'enfance
accomplie pour les mystères

c'est certain je mourrai sans belles phrases
ignorant la venue du silence
le sang neigera sur l'avenir

autrefois tu entendais le néant
s'activer autour des convois
maintenant l'ignorance bûche derrière moi

*

la mort est un visage
tombé entre les arbres
son ampleur m'échappe
sous une pluie nerveuse
les angoisses et les voix pesantes
avalent les glaciers

*

commence autour de toi
une petite nuit embaumeuse
remplie d'intentions palpables

le temps éclaire une étendue de cendres inconscientes
les femmes allument des ponts
devant les ténèbres

au début la solitude n'est pas la nôtre
elle s'attarde au chant fertile
inscrit dans la fatigue des choses

*

personne ne sait compter les étoiles
c'est connu les arbres sommeillent
à travers des vents fourbus

les corps se risquent aux souvenirs
sous la forêt des gestes
le sommeil recueille une tempête

qui donne ses fruits
aux averses nécessaires

il m'arrive de penser que la mort
ferait un beau commencement
avec ses branches aux avancées obscures
elle échapperait de l'encre sur mes doigts

pourtant il y a des nuits qui refusent la terre
et la neige des lampes

ce soir le soleil se couche sur les clôtures

je ne sais des fenêtres
que l'aveu tout simple d'un visage